

L'insecte imaginé

Jacques de Tonnancour

Volume 38, numéro 4 (226), août 1996

La terre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32471ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

de Tonnancour, J. (1996). L'insecte imaginé. *Liberté*, 38(4), 43–54.

JACQUES DE TONNANCOUR

L'INSECTE IMAGINÉ

Dans la vie urbaine d'aujourd'hui, nos contacts avec les insectes se raréfient de plus en plus. Mis à part les quelques espèces qui persistent à cohabiter avec nous, les insectes n'ont plus de réalité pour la plupart d'entre nous.

Il n'en fut pas toujours ainsi et les sentiments entretenus par les humains à leur égard ont beaucoup varié à travers les âges et les lieux – selon l'insecte en cause, bien sûr, mais surtout selon le contexte culturel d'où émanait l'interprétation qu'on en faisait. L'écart a pu osciller entre la peur et la répugnance en allant jusqu'à l'admiration attendrie et extatique, et même jusqu'à la vénération.

En grande part, mythes, légendes, cultes et croyances populaires tendent davantage à rattacher les insectes à « un autre monde » qu'à celui-ci. Pas tous, également, car la majorité des insectes ne dérangeant en rien la vie quotidienne, ils passent souvent inaperçus. Ceux qui attirent l'attention pour les raisons les plus diverses laissent souvent l'observateur surpris ou médusé devant cette présence étrange, mystérieuse et « apparitionnelle » qu'est, par exemple, un grand papillon de nuit posé sur un mur, ou une cicindèle iridescente brillant de tous ses bleus et ses verts métalliques au milieu d'un sentier caillouteux, ou encore un sphinx vrombissant à la

tombée du jour parmi les fleurs du lilas et... aussitôt disparu.

Étranges, et étrangers sont les insectes ! Peut-être parce qu'ils sont loin de nous par leur nature.

Mystérieux aussi parce qu'ils savent être là sans être vus, en prenant astucieusement la forme et la couleur de feuilles vertes ou brunies, d'écorces ou de brindilles cassées, parce qu'ils savent apparaître ou disparaître d'un bond ou d'un coup d'ailes, venant de nulle part et repartis aussi vite vers d'où ils venaient... Ainsi, beaucoup d'insectes nous semblent insaisissables et animés de pouvoirs que nous n'avons pas – au point qu'on se demande s'ils ne sont pas supérieurs à nous...

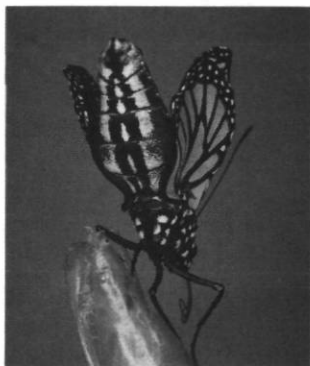
Peut-être aussi le caractère mystérieux des insectes se rattacherait-il au pouvoir très particulier qu'ils ont de se métamorphoser – phénomène plus aisément observable autrefois, alors que plus de gens vivaient à la campagne, en contact intime avec une nature moins dégradée que la nôtre. Or, cette métamorphose, ce passage d'une forme à une autre, n'est-il pas la manifestation magique par excellence dont se sont toujours nourris les contes et les légendes les plus fantastiques ? Tous les folklores du monde sont remplis de récits où, par l'intervention du surnaturel dans le naturel, dieux ou démons, fées ou sorcières peuvent transformer un homme en crapaud, en biche ou en fourmi...

Pour l'enfant qui, un jour, a assisté à la transformation d'une chrysalide en papillon, le réel comportera désormais tout le fantastique et le merveilleux qui jusque-là ne semblaient appartenir qu'aux légendes et aux contes. Mais si le fantastique ne se trouvait pas déjà dans le réel, comment aurait-on pu le transposer dans les contes ?

C'est aux époques anciennes et dans les cultures primitives que ce côté magique de l'insecte suscita les

interprétations les plus imaginatives, élaborées sous forme de constructions de l'esprit souvent très complexes mais toujours à sens unique, c'est-à-dire jamais vérifiées d'un point de vue objectif.

Paul Valéry dit que si l'on réfute un système philosophique, il en reste une œuvre d'art. Il en va ainsi des produits d'une pensée que l'on peut qualifier de préscientifique à laquelle nous devons de belles histoires, de beaux « systèmes poétiques », d'autant plus agréables à contempler que nous n'avons pas à y croire.



Monarque fraîchement éclos de sa chrysalide.

*

Je n'ai jamais compris l'irrésistible attirance et la fascination que j'ai toujours éprouvées, depuis ma toute première enfance, à l'endroit de presque tous les insectes. Par ailleurs, la peur hystérique de bien des gens à la vue ou au contact d'un petit point à six pattes qui se pose près d'eux ou sur eux ne me semble guère plus explicable. Tout cela est affaire de consonance ou

de dissonance dans les rapports que l'on entretient avec certains aspects du monde. Dans un cas et dans l'autre, réagit-on d'après un programme génétique ou d'après un conditionnement culturel ?

Je me demande pourquoi telle culture a pu célébrer un coléoptère, un papillon ou quelque autre insecte et en faire un symbole important de sa cosmogonie, alors que telle autre de la même région n'a jamais pensé à conférer un statut particulier au même insecte.

La vénération que les Égyptiens ont vouée aux scarabées* dits « sacrés » leur est propre. Eux seuls ont élevé ces insectes au rang de figures divines, symbolisant Râ, le dieu-soleil. À ce rôle important s'est ajouté celui d'incarner le principe de la création et le concept du devenir. C'est là prêter de très nobles aspirations à des créatures dont le métier est des plus terre-à-terre.

Tous les peuples chez qui abondent les scarabées-bousiers n'ont pas répondu à la présence et au comportement de ceux-ci en leur vouant le même culte. Au contraire des Égyptiens, les Grecs traitaient ces coléoptères avec mépris et voyaient en eux l'ennemi de la connaissance, de l'art et de la culture. Le Moyen Âge chrétien, réagissant aussi négativement, mais cristallisant ses sentiments à leur endroit sur des questions de foi, vit en eux l'image du pécheur et du mal-pensant roulant sa boule d'hérésies de par le monde. Et saint Augustin, ai-je lu quelque part, considérait tous les insectes comme des créatures du diable !

* Selon Bernard Klausnitzner, les Égyptiens de différentes périodes auraient sacralisé diverses espèces de scarabées-bousiers appartenant à cinq genres différents. Le scarabée sacré du passé serait donc un insecte composite, quoique la science moderne ait nommé l'une de ces espèces *Scarabaeus sacer* ou scarabée sacré ; désignation que l'on doit à Linné. – L'expression « science moderne » doit donc s'entendre au sens large.



Scarabaeus Sacer. Maroc.

Par contre, des insectes au charme poétique aussi irrésistible que les papillons ont rallié un suffrage universel et suscité des associations d'images et d'idées à peu près identiques à des millénaires et à des continents de distance : symbolisations si étonnamment convergentes que nous pouvons les croire issues de l'inconscient collectif. En l'occurrence, je pense aux associations âme/papillon ou esprit/papillon qui semblent les plus universellement répandues.

Dans la Grèce antique, on imaginait que les papillons étaient la forme visible que prenait l'âme d'un défunt migrant vers l'autre monde. Simple image poétique destinée aux enfants ? Peut-être y avait-il là quelque chose de plus profond puisque Aristote en vint, quelques siècles plus tard, à consolider cette association en désignant par le même mot *psyché* à la fois l'âme et le papillon.

Plus près de nous encore, pensons à la fin bouleversante du film suédois *Elvira Madigan*, dans lequel une jeune femme, ayant attrapé un petit papillon blanc en courant follement dans les prés fleuris, le relâche, mains ouvertes, au moment où elle meurt atteinte d'une balle

tirée par son amant. L'image se fixe, silencieuse, sur Elvira qui rend l'âme... Jamais petit papillon blanc ne fut chargé d'autant de sens !

Le symbole serait-il alors grec ou suédois ? Je crois qu'il est de tout temps et de tout lieu puisque nous le portons tous en nous.

En Amazonie, les caligos – grands papillons crépusculaires aux ailes postérieures ornées d'yeux de chouette – inspirent des sentiments inquiets aux gens qui les voient explorer la forme sombre de l'embrasement d'une porte, voire entrer dans une case et en ressortir pour en inspecter une autre ; à n'en pas douter, c'est l'âme d'un défunt qui cherche sa demeure d'autrefois, pensent-ils.



Caligo. Amazonie péruvienne.

À quiconque observerait le comportement de ces papillons dans le contexte envoûtant de la forêt amazonienne, cette pensée viendrait naturellement à l'esprit et ne lui paraîtrait nullement bizarre ou naïve.

Loin de l'Amazonie, un noctuidé de Madagascar, qui entre lui aussi fréquemment dans les maisons, a suscité les mêmes associations symboliques, unissant le papillon à l'âme. Je cite un entomologiste du pays, Paul Griveaud : « Les légendes malgaches disent que ces "Lolopaty" représentent l'esprit des défunts venant visiter les vivants. *Lolo*, en malgache, signifiant à la fois les esprits et les papillons. »

Ces croyances auraient-elles voyagé de la Grèce antique vers l'Amazonie ou Madagascar ? Plus vraisemblablement, elles surgissent de l'inconscient collectif partout où une même cause les éveille.

De la Chine antique nous vient cette autre image illustrant la difficulté que nous éprouvons parfois à nous situer entre l'objectivité et la subjectivité et qui peut nous amener à conclure, par exemple, que la beauté est dans l'œil de celui qui regarde. L'anecdote suivante est tirée du livre complémentaire au Tao Te Ching, datant du III^e siècle avant J.-C., dans lequel le taoïsme se trouve révélé par une série de contes et de légendes riches en paradoxes : « Chuang Tzu rêva déjà qu'il était un papillon voletant ici et là, heureux d'être ce qu'il était. S'éveillant soudain, Chuang Tzu se retrouva lui-même. Maintenant, il ne sait plus s'il était Chuang Tzu rêvant qu'il était un papillon ou un papillon rêvant qu'il était Chuang Tzu. »

À travers les âges, il s'est établi un préjugé défavorable envers les papillons nocturnes qui, généralement, se distinguent aisément des diurnes – distinction peu scientifique, toutefois, qui se fonde sur des comportements très variables et non sur des caractères constitutifs. Néanmoins, la distinction populaire a attribué depuis longtemps des rôles nobles et sympathiques aux papillons diurnes et des rôles généralement sinistres et antipathiques aux nocturnes. Ovide, dans ses

Métamorphoses, fait mention des lépidoptères nocturnes qu'il qualifie de «funéraires». Le terme équivaut à un jugement de valeur qui lui fait ranger ces papillons parmi les chauves-souris, les hiboux et autres créatures censées être de mauvais présage. Et aujourd'hui encore, qu'un papillon diurne entre dans une maison et tout le monde s'en réjouit; qu'un nocturne de taille impressionnante ait la même idée et l'on parlera de deuil dans la famille... Tout cela est profondément injuste et repose simplement sur le fait que les papillons nocturnes se parent généralement de couleurs plus sombres que les diurnes pour échapper à l'œil des prédateurs diurnes qui cherchent à les débusquer alors qu'ils dorment, bien camouflés sur un tronc ou parmi des feuilles mortes. La beauté de leur robe est liée à cette finalité, ce que ni Ovide ni l'opinion populaire n'ont considéré.

Pour l'amateur, cependant, que de somptueuses beautés dans ce groupe de papillons que la plupart des gens n'ont jamais eu l'occasion de voir! Que de variété aussi, car leur nombre est dix fois plus grand que celui des diurnes! Devant le drap de mon piège lumineux, je me suis souvent senti très seul à m'émerveiller de cette inépuisable richesse ignorée de tant de gens.

Ascalapha odorata, un grand noctuidé néotropical, offre un bel exemple d'espèces considérées d'un œil méfiant. Ce papillon est affublé de surnoms qui ne laissent aucune doute sur ce que les gens pensent de lui: «Mariposa del Diablo», «Black Witch», et quoi encore dans la même veine...? Pourquoi? D'abord, parce qu'il est grand et sombre de coloris, parce qu'il vole brusquement et, en plus, parce que ses yeux réfléchissent la moindre lumière et semblent s'illuminer de l'intérieur avec un beau reflet rougeoyant. Il n'en faut pas plus pour en faire un papillon du diable ou

une sorcière noire qu'il vaut mieux ne pas laisser entrer dans sa maison.

Et qu'est-ce que le Sphinx Tête de Mort pourrait laisser présager d'autre que ce que son nom suggère ?



Acherontia lachesis. Guilin, Chine.

*

L'humanité a gardé des rapports distraits, distants, voire hostiles avec la majorité des insectes. Toutefois, elle en a privilégié quelques-uns, soit en raison de leur beauté ou de leur étrangeté – la beauté n'est-elle pas souvent étrange ? –, soit en raison de leur utilité évidente ou, en de rares cas, en raison de quelque valeur morale qu'ils semblent incarner, telle la fourmi « laborieuse ».

Par exemple, d'emblée, l'humanité a accueilli les papillons diurnes comme les plus beaux et les plus gracieux objets de la création. De plus, le fait qu'ils aient tous l'air inoffensifs favorise des rapports harmonieux avec notre espèce, rapports que tous les autres insectes n'ont su établir avec autant d'amabilité. Tant et si bien que dans l'esprit du grand public, encore aujourd'hui, les papillons forment un groupe en marge des insectes ;

témoin, cette question qui m'est souvent posée: « En plus des papillons, collectionnez-vous aussi des insectes ? »

L'étrangeté chez les insectes est multiforme et celle des insectes luminescents suffit à les singulariser, mais seulement la nuit venue, quand ils s'allument. Le jour, ces derniers retournent à la banalité. Leur activité nocturne les lie tout de suite à l'autre monde: dans les Andes, en quechua, on les nomme *ananahui* – « yeux de fantômes ».

Depuis des millénaires, l'humanité accorde de la considération aux insectes qui lui sont utiles, producteurs spécialisés comme les abeilles ou les vers à soie, ou auxiliaires comme les coccinelles dévoreuses de pucerons. À travers des langues et des cultures différentes et depuis des siècles, ces dernières jouissent d'une considération attendrie comme aucune autre bestiole. Dans les pays nordiques, cet insecte était voué à Freyja, déesse de l'amour, cependant que, dans les pays chrétiens, la coccinelle était vouée à la Vierge Marie, d'où les noms de *ladybug*, « bête à bon Dieu », « bête de la Vierge » et, en espagnol, de petite Marie, *Mariquita*. Il semble que le culte de la coccinelle repose davantage sur les sept points marquant les élytres de l'espèce européenne la plus répandue, *Coccinella septempunctata*, que sur son travail d'auxiliaire dans les jardins – le chiffre sept ayant une connotation mystique.

Parmi les insectes popularisés par les contes, les fables et les illustrations qui les accompagnent, citons encore les grillons, les cigales et les mantes religieuses. Dans l'Occident, ces insectes et bien d'autres se sont immiscés davantage dans ces genres littéraires que dans la peinture, alors qu'ailleurs, tant en Chine qu'au Japon, ils occupent une place plus importante, à la fois dans la poésie et dans la peinture. J'ai été frappé de voir les

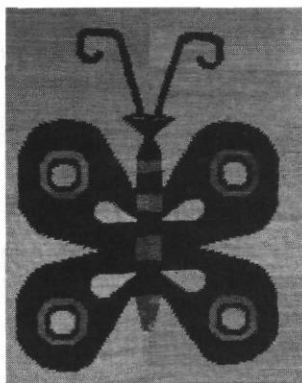
enfants japonais chérir les insectes qu'ils gardent dans de petites cages (souvent portées en bandoulière) et dont ils prennent grand soin ; leur ménagerie comporte surtout des cigales (*semi*), des cerfs-volants de plusieurs espèces (*kuwagata*) et des scarabées cornus de la sous-famille des Dynastinés qu'ils appellent « insectes casqués » (*kabuto mushi*). Le shintoïsme, qui enseigne le respect de la vie sous toutes ses formes, joue un rôle important dans l'appréciation qu'on a des insectes dans ce pays. Je doute qu'une mère japonaise ait jamais interdit à son enfant de jouer avec un insecte « parce que c'est sale ». (Je dois à mes parents d'avoir été mis à semblable école, sans qu'ils aient connu ni le Japon ni le shintoïsme.)

Les accolades faites aux quelques insectes que je viens de mentionner demeurent l'exception si nous considérons les millions d'autres que les gens écrasent quotidiennement sans se demander pourquoi. Malgré les quelques espèces privilégiées que nous affectionnons et présentons sous un jour favorable, je dois reconnaître que, globalement parlant, les insectes ne sont pas les amis de l'homme.

À partir d'observations partielles et furtives, on imagine le pire au sujet de tout insecte qui présente un aspect un tant soit peu insolite : taches figurant des yeux, excroissances cornues, mimétismes et camouflages si astucieux qu'ils pourraient provenir d'un mauvais génie, et mille autres particularités... Chez l'homme, le désir de fabulation s'empare de tout cela, cède aisément à la dramatisation la plus sombre et engendre des insectes vilains, redoutés, qu'il n'est pas facile, par la suite, d'innocenter.

Une dame colombienne, à qui je montrais des spécimens rapportés de son pays et qui ignorait tout de ceux-ci, me demandait en pointant du doigt ceux qui lui semblaient les plus suspects : « Celui-ci est mortel ? »

-
- Pas du tout.
 - Et celui-ci ?
 - Non plus.
 - Mais sûrement celui-là !
- Il lui fallait un coupable !



Artisanat péruvien contemporain.